La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

SECONDE ÉPOQUE.

Le récit est continué par Marian
Halcombe.

II

Cet homme, chargé d'embonpoint, d'indolence et d'années, dont les nerfs délicats sont ébranlés par le premier bruit venu, et qui frémit de la tête aux pieds si l'on fouette devant lui quelque chien criard, est allé, le matin qui a suivi son arrivée, dans la cour des écuries, et il a posé la main sur la tête d'un limier qu'on tient à la chaîne, limier si mal dompté, si féroce, que même le groom chargé de le nourrir, se donne bien garde de l'approcher de trop près. La comtesse et moi étions présentes, et je n'oublierai de longtemps, si peu qu'elle ait duré, la scène qui suivit.

—Prenez garde à ce chien, monsieur, disait le groom ; il se jette sur tout le monde !—Savez-vous pourquoi, mon ami ? répondit le comte tranquillement, c'est parce que tout le monde, en a peur. Voyons s'il se jettera sur "moi".—Et à ces mots, il posa ses doigts potelés, d'un blond jaunâtre, ces mêmes doigts où dix minutes plus tôt perchaient les canaris, sur la tête du formidable animal : et en même temps il le regardait droit dans les yeux.

—Vous autres, gros chiens, vous êtes tous poltrons, disait-il avec mépris, tandis que sa figure était à un pouce de la gueule de l'animal... Vous tueriez un pauvre

chat, poltron d'enfer que vous êtes... Vous vous lanceriez sur un misérable mendiant, triple lâche, poltron d'enfer !... Tout ce que vous pouvez surprendre à l'improviste, tout ce qui a peur de vos gros membres, de vos méchantes dents blanches, de votre gueule baveuse et altérée de sang, vous vous jetez dessus à plaisir... Vous pourriez m'étrangler à la minute, le savez-vous, lâche fanfaron ? et vous n'osez pas même me regarder au visage, parce que je n'ai pas peur de vous... Réfléchissez, voyons !... vous plairait-il essayer vos dents sur ce cou si gras que je leur offre en prise ?... Allons donc ! vous n'en êtes point capable !..

Puis, il se détourna sans aucune hâte, riant de la mine étonnée que faisaient les domestiques réunis en ce moment dans la cour ; le chien, lui, se glissait humblement dans sa loge.—Ah ! mon beau gilet ! s'écria le comte avec un accent pathétique, je suis bien fâché d'être venu par ici ! Cet immonde animal a laissé tomber de sa bave sur mon beau gilet tout neuf !—Dans ces dernières paroles, se trouve indiquée une autre de ses incompréhensibles manies. Il aime les beaux habits, tout comme pourrait les aimer le niais le plus niais qui soit au monde, et il nous a déjà étalé quatre gilets magnifiques,—tous de nuances voyantes et gaies, tous énormément larges, même pour lui, dans les deux premiers jours qu'il a passés à Blackwater-Park.

Son tact et sa finesse dans les petites choses sont aussi remarquables que les singulières inconvénients de son caractère et la puérole trivialité de ses goûts, de ses occupations quotidiennes.

Je puis déjà m'apercevoir qu'il entend vivre en fort bons termes avec tous et chacun de nous, pendant la durée de son séjour ici. Il a évidemment découvert que Laura éprouve pour lui une répugnance cachée (elle même, pressée par moi sur ce sujet, n'a pas refusé d'en convenir),—mais il a découvert aussi qu'elle aime les

fleurs à la passion. Elle n'en vient jamais à désirer quelque bouquet, sans qu'il en ait un tout prêt à lui être offert, qu'il a cueilli et disposé de ses mains ; et, ce qui m'amuse fort, il en a toujours un autre, adroitement mis en provision, composé des mêmes fleurs groupées dans le même ordre, pour apaiser la froide jalousie de sa femme, avant même qu'elle ait eu le temps de se supposer offensée.

Son manège avec la comtesse (en public, du moins), est un spectacle à voir. Il a pour elle des révérences obséquieuses ; il l'appelle habituellement "mon ange" ; il lui fait faire de petites visites par les canaris perchés sur ses doigts, et leur demande pour elle leurs plus belles chansons ; quand elle lui offre des cigarettes, il lui baise la main, et, en retour, il lui présente des dragées tirées d'une boîte qu'il a dans sa poche, et, parfois, comme en se jouant, il les place lui-même entre les lèvres de son épouse adorée. La verge de fer avec laquelle il la gouverne ne se montre jamais devant le monde ; c'est une verge de ménage, qu'il garde toujours dans les pièces du haut.

Pour se recommander à "moi", il use de tout autres procédés. C'est à ma vanité qu'il s'adresse, en me parlant le langage sérieux et sensé dont il se servirait avec un homme...—Eh bien ! oui ! je le démêle, quand il n'est pas là ; je perce à jour ses flatteries, lorsque je pense à lui, toute seule, ici, dans ma chambrette ;—puis lorsque je redescends et me trouve en face de lui, le bandeau retombe sur mes yeux, et je me laisse reprendre au miel de ses douces paroles, tout justement comme si je n'avais point su m'apercevoir de son manège !

Il vient à bout de moi comme de sa femme et de Laura, comme du limier dans la cour des écuries, et comme, à chaque instant du jour, de sir Percival lui-même : "Mon brave Percival ! que j'aime votre rude gaieté anglaise !—Mon bon Percival ! que j'apprécie la solidité de

vosre bon sens anglais !" C'est ainsi qu'il écarte tranquillement les plus âpres railleries de sir Percival au sujet de ses goûts et de ses passe-temps efféminés,—ne manquant jamais d'appeler le baronnet par son nom de baptême ; lui souriant avec tout le calme de la supériorité ; l'honorant de petits coups sur l'épaule, et supportant ses écarts avec la bénignité d'un bon père, indulgent pour les fredaines d'un fils.

L'intérêt que je ne puis m'empêcher de prendre à cet original m'a conduite à questionner sir Percival sur le passé du comte.

Sir Percival, ou bien n'en sait, ou bien n'a voulu m'en dire que fort peu de chose. Le comte et lui se rencontrèrent à Rome pour la première fois, il y a plusieurs années, dans les circonstances périlleuses auxquelles je crois avoir déjà fait allusion. Depuis cette époque, ils se sont trouvés constamment réunis à Londres, à Paris, à Vienne, mais jamais en Italie ; le comte,—circonstance bizarre,—n'ayant plus, depuis des années, passé les frontières de son pays natal. Peut-être s'est-il trouvé en butte à quelque persécution politique. En tout cas, son patriotisme inquiet le pousse à ne guère perdre de vue quiconque de ses compatriotes vient s'établir en Angleterre. Dès le soir de son arrivée, il voulut savoir à quelle distance nous étions de la ville la plus proche, et si nous connaissions quelque gentleman italien qui y eût fixé sa résidence.

Il a pour sûr des correspondants singuliers sur le continent ; car les lettres qui lui arrivent portent toute espèce de timbres bizarres ; ce matin même, j'en ai vu une, qui l'attendait au déjeuner sur sa serviette, décorée de je ne sais quels grands sceaux à mine officielle. Peut-être est-il en correspondance avec le gouvernement de son pays ? Cette idée, pourtant, serait difficile à concilier avec mon autre conjecture, qu'il pourrait bien être un exilé politique.